

## Le Cercle du «Matin Dimanche»

# Les Suisses sont des Wisigoths châtrés



**Quentin Mouron**

Écrivain

● Coronavirus oblige, les Suisses ne peuvent plus voyager, et ça leur fait du mal. Car aujourd'hui le voyage est devenu une thérapie naturelle qui vient en renfort des antidépresseurs et des anxiolytiques.

**M**es compatriotes sont inquiets de la progression du Covid-19, pas tellement parce qu'ils tiennent les uns aux autres (ils sont plutôt contrariés qu'on

entrave leur liberté pour sauver quelques milliers de petits vieux grabataires dont ils jugent la vie sinon encombrante, du moins superflue). S'ils s'inquiètent, c'est parce qu'ils ne peuvent plus voyager. Or le Suisse aime voyager. Il méprise volontiers son voisin français, mais ne peut s'empêcher de foncer tous les mois à Paris; il méprise parfois aussi son voisin italien, mais il lui reconnaît une supériorité gastronomique qui le pousse régulièrement à Milan; il dédaigne l'Allemagne voisine, réputée grise et plate, mais il veut bien se défoncer à Berlin une ou deux fois par an. Pour ma part, je retournerai dès que possible à Florence.

Florence est une ville de cons, comme toutes les villes européennes. Il y a des vieilles pierres, des statues, des musées et des restaurants typiques; on y jouit d'une liberté acceptable. L'offre marchande et culturelle est variée, et d'une qualité supérieure à celle d'autres villes comparables. Les visiteurs sont satisfaits de leur séjour: les notes données sur TripAdvisor sont excellentes. Il y a, bien sûr, des «attrape-touristes», mais ils sont signalés avec une telle véhémence, avec un sens si méticuleux de l'inquisition, que ceux qui s'y restaurent le font en connaissance de cause. Ce ne sont pas des naïfs, ce sont au contraire des gens documentés qui mêlent le désintérêt pour les considérations matérielles et la lucide acceptation de leur condition de touriste. Ce sont les Meursault de l'hyperconsommation. Ils sont fréquemment moqués par ceux qui ne vont que dans des restaurants fréquentés par les locaux (les locaux sont réputés posséder une sorte de mystérieuse boussole intérieure qui leur interdit de se tromper lorsqu'ils entrent dans un bistrot). Ce sont les gloutons de Panurge, qui se lancent sur l'Europe avec une voracité de Panzer, qui prétendent débusquer chaque auberge de charme, chaque proposition typique, chaque troquet authentique.

L'alimentation est une des maladies de l'Occident, sa dernière métaphysique, son ultime passion. Quant au voyage, c'est une thérapie naturelle, en renfort des benzodiazépines et des antidépresseurs. Il n'est pas fou de penser que toute l'ambition de l'Occident est devenue essentiellement thérapeutique; nous sommes passés de la révolution permanente à la médication permanente, voyager n'est qu'une manière supplémentaire de prendre soin de soi, de se réapproprier son âme, de se rabibocher avec son incarnation. Personne n'aime les musées et les vieilles pierres; on s'aime soi en train de regarder les vieilles pierres et les musées, comme on s'aime en train de l'emporter en pénétration gastronomique sur ceux que l'on se représente trop simplement comme des touristes de masse. Tous les touristes sont des touristes de masse, le capitalisme tardif n'offre guère d'autre choix. Ceux qui ne paient pas d'impôts dans un pays y sont en cure, en culte, en extase lyrique, en entreprise de *self-care*, en processus de guérison.

Le voyage manque cruellement à mes compatriotes. Certes, nous affirmons que nous vivons dans le plus beau pays du monde, que l'Oberland bernois et les cotteaux de Saint-Imier valent largement Venise. Mais malgré cette entreprise d'auto-persuasion qui confine au mesmérisme nous sentons bien qu'il nous manque quelque chose, que notre équilibre est rompu; ne pas pouvoir jouer au Wisigoth six fois par an chez nos voisins dégrade notre santé bien plus qu'un coronavirus, nous avons l'impression d'être malades, d'être châtrés.

**Facebook Le Matin Dimanche**

Retrouvez les textes des personnalités du Cercle du «Matin Dimanche» et participez au débat